si frustre. En attendant je vous engage à écrire à mademoiselle Hampton.

—Dans quel but ?

—Cette institutrice m'inquiète.

—Bavarde !

—Toujours.

—Je vous l'ai dit..... c'est absurde. Du reste, on peut la renvoyer, si votre tranquillité est à ce prix.....

—Pas avant que je ne sois fixé sur le rôle qu'elle a joué ici.

—Vous avez des soupçons ?

—De graves..... Plus j'y songe..... plus je la redoute.....

—C'est insensé, en vérité, une étrangère..... qui ne sait rien du passé.....

—Peut-être. Priez toujours mistress Hampton de vous affirmer de nouveau qu'elle écrira à fond cette miss Vanburgh et qu'elle en répond.

—Si vous y tenez.

—J'y tiens infiniment.

—Je vous donnerai cette satisfaction.

—Bonsoir donc.

Le marquise ne répondit pas.

François Valencourt reprit le chemin par où il était venu. Sur le seuil il se retourna et dit simplement :

—N'oubliez pas.

Et en s'en allant, il pensa :

—Je l'interrogerai demain. Cette fille me tourmente.....

Madame de Blangy se lava et fit quelques pas dans sa chambre.

—C'est absurde, répéta-t-elle..... et pourtant, cette ressemblance est frappante..... S'il avait raison !.....

Elle s'assit devant son secrétaire et demeura quelques minutes pensive.

—Oui, elle est saisissante..... pensa-t-elle. Comment ne l'avais-je pas remarquée ! Cette Madeleine que je vois toujours, c'est elle, sa fille, peut-être..... Ce sont ses cheveux, son teint, ses yeux, surtout, calmes et angéliques, sa taille de reine ! A moins que ce remords ne me poursuive sans cesse et ne prenne sa forme ! Ecrivons ! Je le saurai.

Elle traça rapidement ces quelques lignes, d'une main dévorante :

"J'ai des doutes sur l'institutrice que vous m'avez recommandée.

"Je bions à les éclaircir sans délai.

"Il est donc indispensable que vous fassiez le voyage de Paris.

"Je vous attends au plus tôt.

"Je vous renverrai ceux livres pour votre déplacement.

"Venez. Je vous attends avec impatience

"Surtout, gardez le silence sur le motif de ce voyage.

"Votre obligée, "MARQUISE DE BLANGY."

Mistress Clary Hampton, 25, Lincoln's Street, London, W.

Elle sonna.

Ce fut Susanne qui se présenta.

—Cette lettre, à la poste tout de suite.

—Bien, madame.

—Dans les corridors, la sonbrette croisa l'institutrice.

—Pour votre pays, dit-elle en lui montrant la lettre.

Madeleine y jeta les yeux.

—Ah ! pensa-t-elle, on a des doutes. Enfin !

Elle compta sur ses doigts.

—Mistress Hampton écrira ce sera ici samedi..... au plutôt..... Trop tard, madame la marquise !

III

RUSE CONTRE RUSE

Lorsque l'institutrice se leva le lendemain, elle ouvrit ses fenêtres pour laisser pénétrer un rayon du pâle soleil de novembre.

Sa chambre donnait sur la cour de l'hôtel, au second étage.

L'hôtel de Blangy est bâti entre cour et jardin avec deux ailes en retour et n'a sur la rue de Lille que *des* ommuns à droite et à gauche de la porte cochère.

Le jardin donne sur le quai d'Orsay et la terrasse domine la Seine.

Le petit appartement de miss Vanbury était à peu près pareil à celui qu'elle occupait au château de Blangy et communiquait de même avec celui de son élève, à cette différence près que le corridor qui y conduisait et l'escalier sont plus éloignés qu'ils ne l'étaient au château.

Des fenêtres de miss Vanbury, on découvrait donc au-dessus de la porte cochère de l'hôtel les maisons bâties de l'autre côté de la rue de Lille.

Comme elle demeurait au instant à se coucher, elle aperçut d'abord Joson Kerhoët qui traversait la cour et se dirigeait vers la loge du concierge.

Le Breton leva les yeux de son côté, et lui envoya un imperceptible salut.

En même temps il arrondit ses yeux dans un mouvement rapide, fronça les sourcils et serra les lèvres comme pour l'avertir qu'elle courait un danger.

Elle comprit, sécoua la tête et Joson put voir dans son petit miroir une sorte de certitude du succès et un avis qu'elle touchait à son but.

Le Breton continua son chemin, entra un instant chez le concierge et sortit dans la rue où il disparut.

Presqu'aussitôt, les fenêtres d'un appartement du troisième s'ouvrirent dans la maison située juste en face de la porte cochère de l'hôtel et la jeune fille qui n'avait pas quitté son poste vit avec étonnement les 2 têtes de Tony, le mulâtre au service d'Adam Smith, se montrer à l'embrasure et considérer attentivement la cour de l'hôtel de Blangy qu'il dominait de son observatoire.

Un sentiment de joie se pressa de gratitude pour cet étranger qui s'attachait avec tant d'obstination et de dévouement à mes pas goudis au poirier.

Adam Smith tenait sa parole.

Quelques minutes après, John Kerhoët parut à la même fenêtre, mais cette fois en conversation avec Adam Smith lui-même.

Cette maison, magnifique immeuble de rapport presque neuf et l'un des plus importants du quartier, appartenait au marquis de Blangy.

L'étage était à louer.

Joson Kerhoët, envoyé par son maître qui n'abandonnait pas aisément aux autres le soin de débattre ses intérêts, venait quelques à l'Américain ses demandes conditions.

L'institutrice et Adam Smith discutent avec le Breton, mais mollement, un homme qui accepte tout ce qu'on lui impose.

Elle rendit à son ami du pagnebot le petit signe d'intelligence qu'il lui adressait et se retourna.

On venait de frapper à sa porte et de l'ouvrir.

Susanne entrait et lui dit :

—Monsieur le marquis vous demande.

—Où ce ? Et l'institutrice étonnée.

—Dans son cabinet.

—Vous ne vous trompez pas, reprit-elle.. monsieur le marquis, pas madame !

—Non, monsieur.

—Bien. J'y vais.

La jeune fille demeura un instant immobile, inquiète, réfléchissant.

Que lui voulait cet homme ?

Il ne lui fallait plus que quelques jours de répit pour achever son œuvre.

Allait-elle sombrer au port ?

J'a-t-on dévoilée ?

Un sourire hautain passa sur son visage.

Il était déjà trop tard. Elle en savait assez et pouvait se défendre.

Elle arrangea ses beaux cheveux sur sa tête, donna à ses jupes un coup de main pour se disposer les plis, jeta un regard à la glace et descendit lentement l'escalier.

La maison semblait déserte.

Aucun bruit.

Les domestiques y marchaient comme dans une chambre mortuaire.

Lorsqu'après avoir traversé deux grands salons de réception, elle arriva à la porte du cabinet placé à l'extrémité de l'hôtel, sur le jardin, ce fut Joson Kerhoët qui l'ouvrit.

François Valencourt l'attendait.

—Asseyez vous, ordonna-t-il en continuant en conversation avec son valet de chambre.

La jeune fille prit une chaise à quelques pas du bureau du maître.

—Ainsi, reprit celui-ci, en s'adressant au Breton, est bonne acompte ?

—Tout, monsieur le marquis.

—Il a signé le bail ?

—Le voici.

—Il a payé deux termes !

—Sans la moindre difficulté.

—Avec des étrangers, il est bon d'prendre ses précautions.

—L'argent est sur le bureau de M. le marquis.

François Valencourt allongea ses doigts crochus et enleva lestement les quatre billets de mille francs que Joson Kerhoët posait à côté de lui.

—C'est bien, dit-il.

C'était un nouveau.

Joson s'esquiva par une petite porte de côté, tandis que le marquis faisait signe à l'inquiète de s'approcher.

Elle obéit.

Mais qu'avez fait demander, monsieur ? elle avec un accent si prononcé

François Valencourt haussa les épaules en prenant lui-même en cédé.

Il ne tenait de l'origine d'une jeune fille qui traduisait avec elle un si grand mépris d'entre mer.

Il voulut chercher en début.

—Mademoiselle Vanbury commença-t-il, ma fille est d'une si faible santé que nous avons résolu de vous renvoyer pour elle à tout travail, à toute étude.

Ce début était menaçant pour la position de la pauvre fille.

Elle vit François Valencourt le considérer avec une intensité de son visage.

Elle se redressa.

—Je ne comprends pas.

—Vous avez dû vous apercevoir que je vous ai choisie pour vous donner une mission importante.

—Je ne vous comprends pas.

—